

Daughters of War

par Isaac Rosenberg (1890-1918)

- 174 -

Space beats the ruddy freedom of their limbs –
 Their naked dances with man's spirit naked
 By the root ride of the tree of life
 (The underside of things
 And shut from earth's profoundest eyes).

I saw in prophetic gleams
 These mighty daughters in their dances
 Beckon each soul aghast from its crimson corpse
 To mix in their glittering dances.
 I heard the mighty daughters' giant sighs
 In sleepless passion for the sons of valour,
 And envy of the days of flesh
 Barring their love with mortal boughs across,
 The mortal boughs – the mortal tree of life,
 The old bark burnt with iron wars
 They blow to a live flame
 To char the young green days
 And reach the occult soul; – they have no softer lure
 No softer lure than the savage ways of death.
 We were satisfied of our Lords the moon and the sun
 To take our wage of sleep and bread and warmth –
 These maidens came – these strong everliving Amazons,
 And in an easy might their wrists
 Of night's sway and noon's sway the sceptres brake,
 Clouding the wild – the soft lustres of our eyes.

Clouding the wild lustres, the clinging tender lights;
 Driving the darkness into the flame of day,
 With the Amazonian wind of them
 Over out corroding faces



Filles de la guerre

L'espace bat la rose liberté de leurs membres –
Leurs danses nues avec l'esprit de l'homme, nu,
Du côté des racines de l'arbre de vie
(Le dessous des choses
Invisible aux yeux les plus profonds de la terre).

Je vis en lueurs prophétiques
Ces filles puissantes qui d'un signe en dansant
Appellent chaque âme à sortir de son cadavre cramoisi
Pour les joindre dans leurs danses étincelantes.
J'entendis les gigantesques soupirs de ces filles puissantes
En leur passion sans sommeil pour les fils valeureux,
Et la jalousie des jours de chair
Barrant leur amour de mortelle ramure –
Cette mortelle ramure – le mortel arbre de vie,
L'ancienne écorce brûlée par les guerres de fer
Elles s'embrasent en une flamme vivante
Qui calcine les vertes années de la jeunesse
Et atteint l'âme en son secret ; – elles ne disposent pas de plus tendre attrait –
De plus tendre attrait que la férocité de la mort.
Nous nous satisfaisions de nos Seigneurs, la lune et le soleil,
Qui nous donnaient notre content de sommeil, de pain et de chaleur –
Vinrent ces pucelles – ces vigoureuses Amazones de toujours,
Qui, sans effort, à la force du poignet
Brisèrent les sceptres souverains du jour et de la nuit,
Brouillant les farouches – les tendres éclats de nos yeux.

Brouillant les éclats farouches, les délicates lueurs tenaces,
Insinuant les ténèbres dans le feu du jour,
Sous le vent de ces Amazones
Qui souffle sur notre visage rongé

That must be broken – broken for evermore
 So the soul can leap out
 Into their huge embraces.
 Tho' there are human faces
 Best sculptures of Deity,
 And sinews lusted after
 By the Archangels tall,
 Even these must leap to the love-heat of these maidens
 From the flame of terrene days,
 Leaving grey ashes to the wind – to the wind.

One (whose great lifted face,
 Where wisdom's strength and beauty's strength
 And the thewed strength of large beast
 Moved and merged, gloomed and lit)
 Was speaking, surely, as the earth-men's earth fell away;
 Whose new hearing drunk the sound
 Where pictures lutes and mountains mixed
 With the loosed spirit of a thought,
 Essenced to language, thus –

'My sisters force their males
 From the doomed earth, from the doomed glee
 And hankering of hearts.
 Frail hands gleam up through the human quagmire, and lips of ash
 Seem to wail, as in sad faded paintings
 Far sunken and strange.
 My sisters have their males
 Clean of the dust of old days
 That clings about those white hands,
 And yearns in those voices sad.
 But these shall not see them,
 Or think of them in any days or years,
 They are my sisters' lovers in other days and years.'

Qu'il faut casser – casser pour toujours
De sorte que l'âme puisse en surgir
Pour leurs immenses étreintes.
Bien qu'ils soient humains visages
Les meilleures sculptures de la Divinité,
Et muscles convoités
Par les grands Archanges,
Même eux, il faut qu'ils se jettent au cœur de la fournaise d'amour de ces pucelles
Au sortir des flammes des jours de terre,
En laissant au vent des cendres grises – au vent.

L'une d'elles (dont le grand visage relevé
Où la vigueur de la sagesse, la vigueur de la beauté
Et celle, tout de muscle, des grands animaux,
Dans le mouvement se confondaient, mêlant ombre et lumière)
Parlait, certainement, alors que la terre des terreux s'écroulait ;
De sa nouvelle ouïe but ce son
Où s'associaient images luths et montagnes
Avec l'esprit délié d'une pensée,
En langue distillée, ainsi –

« Mes sœurs contraignent leurs partenaires
A se dégager de la terre maudite, de la maudite allégresse
Et des aspirations des cœurs.
Des mains fragiles luisent à travers le borborygme humain, et des lèvres de cendre
Semblent gémir, comme en de tristes tableaux décolorés
Enfouis, étranges, aux profondeurs.
Mes sœurs dépouillent leurs partenaires
De la poussière des jours anciens
Qui adhère à ces mains blêmes,
Et se languit dans ces voix tristes.
Mais ceux-ci ne les verront pas,
Et n'y penseront pas dans les jours et les années à venir,
Eux qui sont les amants de mes sœurs en des jours autres, d'autres années. »

- 177 -



Photographie d'Alsace par Alfred Dott.
Détail, p. 146.